

A LA BRUNANTE.

CONTES ET RÉCITS

PAR FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

LE FANTÔME DE LA ROCHE.

(Suite.)

IV.

LE FANTÔME DE LA ROCHE.

Depuis longtemps le corps de ce pauvre Martial Dubé s'était dissous et avait disparu sous les vases de la Baie de Ste. Croix. Les biens de la terre avaient continué à combler mou oncle de leurs faveurs : la prospérité débordait autour de lui, et son commerce l'avait mis à même d'acheter une belle et grande propriété située dans le bas de Beaumont.

Là, il vivait heureux et honoré ; ses capitaux étaient utilisés de manière à ne sembler que l'amour et les joies du travail. Il s'appliquait surtout à donner un véritable cours d'agriculture pratique, et chacune des grosses récoltes qu'il engrangeait, prouvait plus contre la vieille routine que n'importe quel argument. Les saines leçons qu'il avait puisées dans ses champs d'Ecosse le servaient à ravir, et chaque année, mon oncle s'enrichissait à vue d'œil, si l'on en croyait les belles luzernes, les blés magnifiques, et les seigles de la plus belle pousse, que vers l'Automne, il s'en allait gaiement échanger à la ville, contre du bon or anglais.

On était alors rendu vers le 21 octobre 1779 ; mon oncle venait d'avoir 41 ans, et comme il savait profiter de tout et ne remettait jamais au lendemain ce qui pouvait se faire la veille, il était rendu dans son champ et donnait des ordres pour le faire labourer.

L'été des sauvages arrivait, et ce matin là, le temps s'était révélé superbe pour la charrue et pour les bœufs. Leurs grands naseaux fumants, humaient à délices les chaudes effluves qui sortaient du sol : au loin la nonnette et la mésange jetaient leurs cris plaintifs sous les feuilles qui, avant de mourir, se drapaient frileusement sous leurs couleurs vives et pleines du jeu des lumières. On aurait dit qu'un souffle de printemps passait sur la prairie : l'insecte bruisse sous l'herbe jaunée, le vent était tiède, le soleil chaud, et pourtant toute cette nature là allait mourir, et s'enfouir avant un mois sous un épais linceul de neige.

La terre ressemble sous nos climats du Nord, à l'homme vieilli ; l'une renaît et meurt sous les baisers du soleil, l'autre parti de l'enfance s'en retourne vieux et chancelant par l'enfance, et l'une est un enseignement pour l'autre.

Or, après avoir donné ses ordres, mon grand oncle descendit vers un petit vallon, où coulait une source d'eau vive. Il dut s'y rafraîchir, car, une demi-heure après, Pierre Touchet qui guidait les bœufs, le vit repaître et se diriger vers sa maison. Il était pâle, et lui qui à l'ordinaire marchait si alerte et si droit, il s'en allait distraîtement, la tête penchée et les deux mains derrière le dos.

Pierre crut à quelque chose d'extraordinaire, et laissant là sa charrue il se prit à le suivre à distance pour voir ce qui allait se passer. M. Fraser gravit lentement les marches de son perron. Sa femme était précisément à la porte qui balayait l'entrée : il la baisa au front, et décrochant le cor qui lui servait à rappeler les hommes du travail, il se prit à le sonner vigoureusement.

Debout sur le seuil de son manoir, le capitaine Fraser ressemblait à une apparition de sa jeunesse disparue. C'était ainsi qu'il devait sonner Phallali du cerf, au fond des gorges sauvages de ses montagnes du Morven ; calme et impassible c'était ainsi qu'il devait redresser sa haute stature, sous la pluie de balles que le Royal Roussillon et le Royal Angoulême faisaient grêler, sur les rudes montagnards de son régiment, au terrible jour de la bataille des plaines d'Abraham.

Tout le monde courait à travers champs ; on les voyait venir à qui mieux mieux, croyant trouver la maison ou les bâtiments en feu, mais le capitaine Fraser, sans répondre aux questions, sonnait toujours du cor, jusqu'à ce que Louis Vallières, le dernier arrivé, eût mis le pied dans la salle où d'ordinaire les travailleurs mangeaient. Alors il ferma la porte, se fit apporter un fauteuil et faisant asseoir tout le monde, leur dit :

— Mes enfants, j'ai tenu à vous réunir ici, pour vous dire combien je suis heureux de vous voir tous assidus au travail et aimer l'agriculture. Continuez ; votre pain se gagnera toujours honnêtement, et vous vous assurerez une vieillesse honorée. Je n'ai pas cessé de songer à votre bien-être, et quand je ne serai plus là, mes héritiers ont ordre de vous traiter avec la même sollicitude. Maintenant veuillez me pardonner les torts que j'ai pu avoir vis-à-vis de vous, l'homme est né pécheur, et bien des fois j'ai pu vous froisser par ma sévérité ; aujourd'hui l'heure de l'oubli est venue. Ne cessez pas d'être doux et bienveillants pour vos semblables. Tout est récompensé en ce monde, et parce que jadis, je fus bon envers un nécessiteux, je viens de recevoir une grâce inespérée. Dieu a permis que je fusse averti : au soleil couchant je dois mourir. Martial Dubé m'est apparu sur la roche du vallon ; il m'a dit que tout était fini et je n'ai que le temps de me préparer. Attelles au plus vite, Touchette ! et va chercher M. Duchesneau, notre curé.

Pierre se mit en route, pendant que tout le monde pleurait et que ma grand'tante ne savait plus où donner la tête. Seul, au milieu de tout ce monde en sanglots, mon oncle conservait son sang-froid, il donnait ses dernières instructions, écrivait quelques lettres à ses parents d'Ecosse, puis quand le curé fut arrivé ils s'enfermèrent tous deux, et Dieu seul, sut ce qui se passa entre ces deux hommes ; seulement lorsque l'abbé sortit, on m'a rapporté, qu'il avait les yeux pleins de larmes, pendant que le front de mon grand oncle rayonnait d'une sérénité angélique.

Cependant le jour baissait ; c'était en octobre, le soleil part vers cette heure là. Mon oncle fit rouler alors son grand fauteuil auprès de la fenêtre qui regardait l'île d'Orléans et les Laurentides ; il murmura quelque chose à l'oreille de sa femme, puis reposant sa main gauche dans celle de ma grand'tante, de l'autre il se prit à bénir ses enfants, à genoux auprès de lui.

En ce moment le soleil plongea sous l'horizon, et mon oncle Fraser, inclinant légèrement la tête, remit son esprit entre les mains du Créateur.

Depuis lors, chaque fois qu'un Fraser doit mourir, le fantôme de la roche lui apparaît.

J'aurai demain 80 ans, mon enfant, et l'heure terrible doit bientôt sonner pour moi ; mais ferme et sans peur je l'attends sans trembler, car bien que je ne sache pas le latin, je commence à croire que mon père avait raison lorsqu'il nous disait qu'Horace était dans le vrai, quand il écrivait :

— On s'attendait davantage, et l'on devient meilleur avec les années !

V.

SEUL !

Il y a déjà huit mois que ma pauvre grand-mère est morte, et si pendant tout ce temps là l'oubli et le cimetière creusent silencieusement leurs ruines, moi j'y pense toujours avec amour. Je la revois encore, au fond de ma chambre, aimable, souriante et belle sous son diadème de cheveux blancs me regarder de son œil gris et serein, et s'appuyant sur sa petite canne de frêne, gagner tout doucement, clopin-clopant, le grand fauteuil en cuir de Russie, d'où elle savait causer avec tant d'esprit et d'indulgence sur les douces choses du passé, et sur les curieuses absurdités du temps présent.

Pauvre grand-mère ! dire que vous nous avez quitté depuis huit longs mois ! et cela malgré toute notre tendresse et tous nos petits soins ! Le canapé où vous êtes morte est encore là, triste et solitaire, en face de votre causeuse à peine refroidie, et pourtant rien qu'à regarder ces objets que vous aimiez tant et qui respirent encore votre vie, il me semble entendre votre voix claire et sympathique, me raconter les légendes et les histoires de jadis.

Je suis seul ici, ce soir grand-mère. Il vente dehors et la pluie tombe froide et serrée au cimetière.

Allons ! revenez auprès de moi ; tisonnez le feu qui s'éteint et asseyez-vous là, bien en face de moi. Personne ne nous dérangera, car j'ai fermé ma porte à tous les bruits du dehors. Causons en doux tête à tête, et contez moi une longue histoire, bien horrible, telle que celle du fantôme de la roche. Elle me faisait si peur dans le temps ! vous rappelez-vous grand-mère ?

Hélas ! rien ne me répond plus, et la voix aimée s'en est allée où sont les neiges d'autans. Seul ! je reste, essayant à percer de l'œil, l'avenir noir qui s'étend devant moi, jusqu'au jour où, à mon tour je serai conforté et consolé par la bienveillante apparition du fantôme de la roche.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

MON AMI JEAN.

On dit que le poète a gardé dans son âme
Bien des trésors cachés que Dieu seul a connus ;
Un ange a pris pour lui la forme d'une femme,
Mais les jours glorieux ne sont jamais venus.

GILLAND.—La muse et la nécessité.

I.

SE SOUVENIR, C'EST CHANTER.

Il me prend parfois, l'envie de commencer ce récit par les paroles que Henry Murger, écrivait jadis :

— Ah ! si mon ami, Jacques n'était pas mort un jour qu'il tombait de la neige, il nous aurait raconté cette histoire, qui serait bien belle, si je pouvais la dire telle qu'il l'a soufflée lui-même.

Mais hélas ! Jean a fait comme le sculpteur Jacques ! il s'en est allé, et maintenant il me faut avoir le courage d'écrire de ces choses comme lui seul savait les décrire et les faire remonter du fond de son triste cœur, tout creusé par les chagrins de la vie.

Nous étions compagnons d'enfance, Jean et moi. Même âge, mêmes goûts, mêmes joies, mêmes peines, nous vivions porte à porte, et il ne se passait pas un seul jour de plaisir ou de contrariété sans que l'un ne courût le faire partager à l'autre. C'était le même cœur qui battait sous deux poitrines différentes, et nos mères avaient pris l'habitude de nous appeler les deux frères siamois.

Parmi nos compagnons de jeux se trouvaient deux petites compagnes, toutes deux sœurs, fort mignonnes et bien gentilles, l'une blonde, l'autre brune.

Jean soignait la blonde, moi, j'avais un faible pour la brune, et les jours de congé, c'était à qui lutterait de galanterie pour se rendre plus aimable l'un que l'autre.

Lui, il façonnait de petits morceaux de bois en sveltes et gracieuses chaloupes. Un bout de ruban rose faisait la voile, quatre brins de soie représentaient les cordages, son beau porte-plume en ivoire remplaçait le mât, et parmi les cris d'admiration de nos deux petites sœurs, nous livrions au vent, la frêle nacelle. Alors la ronde commençait, et Jean nous chantait de sa voix un peu faussette :

V'la l'bon vent,
V'la l'bon vent,
V'la l'bon vent,
Ma mie m'appelle.
V'la l'bon vent,
V'la l'bon vent,
V'la l'bon vent,
Ma mie m'attend !

Pendant que nous chantions, toute penchée sous la grosse brise qui faisait à peine bercer les fraisiers en fleurs, notre balancelle voguait bravement, et s'en allait à tire-d'aile faire naufrage sur ces jolis cailloux de quartz argenté, qui nous firent si longtemps envie, mais que nous ne pûmes jamais nous décider à aller quérir, car pour cela il aurait fallu se mouiller, ce qui nous aurait valu la grosse pénitence d'être solidement attachés par une corde de laine au pied du grand fauteuil de la bibliothèque. La voile du pauvre vaisseau clapotait tristement sur l'eau, au grand ébahissement des canards qui, le cou allongé, les pattes prêtes à nager, s'étaient effrayés pour si peu. Mais la panique ne durait qu'une seconde, et les coins-coins rassurés se remettaient à barboter la mare tout à leur aise, dès qu'ils avaient vu frémir, puis se tordre, quille en l'air, et rester là inerte sur l'eau, la terrible frégate de Jean.

Moi, pendant tout ce temps, je préparais un petit dîner sur l'herbe.

Nos assiettes n'étaient pas coûteuses : quelques feuilles arrachées aux érables qui poussaient en famille sur la devanture de la maison paternelle. Nos doigts tout barbouillés servaient de fourchettes. La nappe se mettait sur nos genoux, et nous croquions frugalement les noisettes du bois voisin, tout en disant :

— Mademoiselle Joséphine, vous servirez-je de ce poulet ?

— Certainement, M. Henri, je prendrai cette aile.

Et la plus grosse noisette de notre provision champêtre glissait en roulant sur la feuille d'érable.

— Mademoiselle Julie, disait Jean à sa blonde, désirez-vous une tranche de ce pâté ?

— Non, merci, reprenait d'un ton gourmand la belle évaporée, j'accepterai seulement un peu de ces confitures.

Et une deuxième noisette prenait solitairement sa place sur la petite feuille devenue le lot de la préférée de Jean.

Oh ! mes souvenirs de jeunesse, qui me rendra vos saintes naïvetés, et vos heures de joies si profondes, qu'elles nous semblaient être éternelles ! Vous nous quittez bien vite, pourtant, et l'enfant grandit si tôt qu'il sait à peine la valeur des minutes roses qui s'en sont allées ! Il ne vous comprend que plus tard, lorsque devenu homme, il s'essaye à remonter vers vous. Mais hélas ! la coupe, en se vidant, n'a laissé sur le bord ciselé que le parfum de ce qu'elle a contenu, et heureux alors celui qui se rappelle les heures perdues, car c'est encore une joie de savoir les pleurer.

A Continuer.

FAITS DIVERS.

RENCONTRE AVEC TROIS OURS.—Un fermier du nom de Elmaker, résidant dans le township de Jack-on, près de Williamsport, Etat de Pennsylvanie, a eu à soutenir, dernièrement, un combat terrible contre un ours et ses deux oursons.

Ayant entendu, vers neuf heures du soir, un vacarme épouvantable du côté de sa grange, il s'arma de son fusil et courut à la grange accompagné de sa femme qui, de son côté, s'était munie d'une hache, et en y arrivant, il aperçut que le plus gros des ours tenait à bas un veau autour duquel se tenaient les oursons qui témoignaient, par leurs grognements, la joie qu'ils ressentent d'avance de faire une bonne curée. La faim avait rendu les ours très-féroces, et ils paraissaient déterminés à défendre leur proie. Le plus gros se précipita au combat en se levant sur ses pattes de derrière, et les oursons se réfugièrent derrière lui, en menaçant.

Elmaker visa la mère, pensant qu'en la tuant, il se débarrasserait plus aisément des oursons. Mais à cause de l'état d'excitation où il se trouvait, il ne la blessa qu'à la patte gauche de devant au lieu de l'atteindre au cœur. Rendu plus féroce par la douleur, l'ours s'élança, suivi de ses deux oursons, sur ses assaillants. La femme d'Elmaker blessa mortellement l'un des oursons à l'épaule d'un coup de hache. La rage des animaux était arrivée à son dernier degré, de sorte qu'Elmaker et sa femme durent se réfugier dans leur habitation, où ils se barricadèrent. Elmaker tira à travers la fenêtre, et tua l'un des ours. Le plus gros des ours essaya alors

de grimper sur la cabane, mais sa blessure l'en empêcha. Une autre balle l'atteignit à la tête. Les deux animaux rodèrent jusque vers minuit autour de l'habitation, en poussant des hurlements de rage et de douleur, puis se retirèrent. Le lendemain matin, le plus gros des ours fut trouvé mort à six cents verges de la maison, l'un des oursons près de la grange, et l'autre était disparu dans la forêt. Le gros ours pe-ait 380 livres et l'ourson 193.

UNE FEMME FORTE.—Un jour qu'il faisait nuit, (il était deux heures du matin) Mlle. Amélie Purvis, de Mont-Hernon, fut éveillée par un bruit tout-à-fait insolite, insolite en effet, car ce n'était rien moins que la fenêtre de sa chambre qui s'ouvrait et laissait pénétrer deux hommes.

Mlle. Amélie se conduisit vaillamment ; au lieu de pousser le cri traditionnel ou de s'évanouir, comme n'aurait pas manqué de le faire toute demoiselle de bonne maison, notre héroïne demeura parfaitement tranquille. Le premier entré de nos indiscrets se cacha sous le lit de Mlle. Purvis, et le second, en entrant se mit à examiner la chambre. Sa contemplation ne fut pas de longue durée. Mlle. Purvis saisit une bouteille, lui en donna deux ou trois coups... sur la tête, le saisit ensuite par les cheveux et le fit sortir lestement... par la fenêtre.

Le scélérat qui se trouvait sous le lit, ne bougeait pas, il espérait que la jeune fille ne s'était pas aperçu de son introduction dans sa chambre, mais il fut bientôt dérompé. Mlle. Purvis prit un petit pistolet dans son bureau et s'approcha du lit. "Allons, charmant jeune homme, dit-elle, au polisson, vous êtes demeuré assez longtemps dans la position inconvenue que vous occupez là : sortez immédiatement, ou gare à votre cervelle... si vous en avez." Notre Iroquois ne se le fit pas dire deux fois, et, en un clin-d'œil, il était dans la rue. Mlle. Purvis avait eu cependant le temps de le reconnaître : c'était un nommé Abraham T. Wilson, un amoureux éconduit, ce qui explique bien des choses.

Mlle. Purvis ne dit rien de son aventure, mais le lendemain, elle s'achetait une forte lanterne en cuir, ou si vous l'aimez mieux, une jolie férule, et sans faire semblant de rien, elle se mit à se promener dans les rues de Mont-Hernon. Elle rencontra bientôt M. Wilson, et sans crier gare, elle lui appliqua quelques coups du charmant instrument. Wilson jurait et lui demandait une explication, mais Mlle. Purvis n'était pas là pour faire des fleurs de rhétorique.

"A genoux ! M. le polisson, dit-elle, et demandez-moi pardon pour votre conduite insolente de la nuit dernière."

Wilson s'exécuta. Il se mit à genoux dans la boue, demanda humblement pardon et promit à celle qu'il avait aimé de ne plus la troubler. Nous pensons qu'il tiendra parole.

UN PARI DE 1,000 GUINÉES.—Le duc de Queensberry, ayant parié mille guinées qu'il trouverait un homme qui, dans un repas, mangerait beaucoup plus qu'un autre glouton, que le chevalier John Lade s'engageait de produire, le pari fut accepté par ce dernier. Le jour fixé par les athlètes, le duc ne put être présent à leur combat. Il se contenta donc d'écrire à son agent, pour savoir s'il avait perdu ou gagné. L'agent reçut le billet suivant, pour réponse : "Milord, je n'ai pas le temps de vous rendre compte des choses comme elles se sont passées ; je me bornerai à vous informer, que notre homme a battu son antagoniste d'un cochon de lait, d'un dindon et d'une tarte aux pommes."

REMEDÉ CONTRE LE DÉSÉPOIR.—Le désespoir fait souffrir d'avantage toutes les tortures d'un malheur qui n'arrivera peut-être pas ; il ôte à l'homme toute sa force ; il obscurcit son esprit et le rend impuissant à lutter contre le sort et à vaincre le mal qu'il redoute. Arrière, arrière ce lâche sentiment ! Ne perdons jamais courage, tant qu'il y a vie, il y a encore espoir.

Quelque chagrin qui vous arrive dans votre vie, ne cessez jamais d'avoir confiance en la bonté de Dieu, et dites-vous toujours : cela ira mieux plus tard. Celui dans le cœur duquel ces mots sont gravés est plus fort que le malheur, car ils sont une inépuisable source de force et de courage.

VOUS POUVEZ MAINTENANT SAVOIR LA RAISON.—Le *Podophyllin* (Erable ou mandragore de mai) a été longtemps connu comme un purgatif actif et a été très en usage dans quelques parties de notre pays, (et est maintenant généralement employé par les médecins à la place du Calomel ou pillule bleue pour les douleurs du foie, etc.) L'extract composé de *Colocynthe* est considéré par le Dr. Neligan, d'Edinburgh, comme l'un des cathartiques les plus généralement employés et les plus sûrs dans la *Materia Medica* entière. L'extract d'*Hyoscyamus* donné et mélangé à des cathartiques actifs (tel que ci-dessus) corrige leurs qualités contractantes, sans diminuer leur activité. Voir *Materia Medica* de Neligan. Tous les riches éléments curatifs végétaux ci-dessus sont avec d'autres, largement employés dans la manufacture de Pillule, reconstitutives végétales Shoshonees (Indien). Rien d'étonnant qu'elles soient au-dessus de toutes les autres Pillules, comme médecine de famille !

3-9d